

JENŐ ÚJFALUSI NÉMETH

LE PROBLÈME DES ASYMÉTRIES STRUCTURALES DANS L'UNIVERS
D'HORACE DE PIERRE CORNEILLE

Il est tout de même surprenant qu'aucun des critiques n'ait encore sérieusement examiné la structure d'Horace en envisageant le récit comme évocation d'une lutte non entre deux pays et deux peuples différents mais comme celle de deux groupes d'un même peuple, celle de deux groupes d'une même société.

Non que l'ambiguïté du caractère de ce conflit n'ait jamais été remarquée, mais tout le monde acceptait l'idée qu'il s'agit ici de deux pays, de deux peuples, de deux Etats s'opposant, dont les habitants sont liés par "tant et tant de noeuds" que la guerre en devient particulièrement atroce pour les individus qui y participent.¹ Doubrovsky n'y voit qu'un bon cadre pour que, suivant le "précepte" aristotélien, l'on puisse rendre vraisemblable "une lutte fratricide des consciences"², un conflit mortel entre beaux-frères puis entre frères et soeurs. D'après lui, le macrocosme théâtral ne serait qu'un prétexte technique pour présenter ce qui se joue dans le microcosme.³ D'autres, c'est-à-dire la plupart des critiques prenant pour axiome le conflit des deux Etats, se transmettent - comme un lieu commun des études cornéliennes - l'idée que "les événements sont considérés" "dans la

perspective de Rome" pour laquelle "cette guerre répond moins à une Transgression qu'à un Manque"⁴, et que tout est vu et présenté en fonction "d'une Rome, choisie par les Dieux pour faire régner un ordre voulu par eux".⁵

Cette Rome ou plutôt cet Etat (romain) - valeur absolue puisque protégée par la Providence⁶ - face à un autre Etat voué à l'échec peut être considéré soit comme l'incarnation du bien public contre lequel aucune révolte de l'individu n'est justifiable,⁷ soit comme une force irrésistible d'intégration et de nivellement qui menace l'individu dans sa définition même, mais contre laquelle celui-ci ne peut opposer que sa révolte héroïque et en définitive⁸ illusoire.

Tout changé, même les questions que l'on peut poser à l'oeuvre si l'on admet l'hypothèse que le modèle du conflit qui est présenté n'est pas celui de l'incompatibilité entre intérêts individuels et collectifs dans le contexte d'une guerre "patriotique" où l'enjeu serait le sort de deux peuples dans deux Etats, mais celui d'une guerre civile dont l'enjeu est de définir le caractère de l'Etat qui naîtra à l'issue de la guerre et surtout de (re)définir les rapports de forces que cet Etat devra garantir entre les deux groupes intéressés.

L'avantage le plus immédiatement perceptible et peut-être le plus banal d'une telle hypothèse serait d'attirer notre attention sur l'unité thématique sinon

structurelle de toutes les tragédies et comédies héroïques de Corneille depuis Le Cid (dans lequel cet aspect est encore voilé par l'histoire romanesque) jusqu'à Suréna, mais il y en a un autre qui est plus important dans le cadre de cette lecture d'Horace: tout le réseau du conflit, toutes les formes de comportement deviennent, vus sous cet angle, plus complexes et plus transparents en même temps - humains, sans mystification.

Mais quels aspects de la pièce pourraient nous autoriser à parler de la présence de deux groupes qualitativement différents voire antagonistes au lieu de deux peuples symétriquement organisés ayant chacun son propre Etat; et ceux-là liés par des relations d'amitié, de respect, de parenté mutuels ne se combattraient que pour des raisons extérieures à eux, à cause de l'hostilité inhérente à leurs Etats?

Pour un commencement de réponse, qu'il nous soit permis d'attirer l'attention sur un certain nombre d'asymétries cachées derrière une série de symétries trop apparentes pour être vraies: deux villes, deux peuples, deux Etats, deux rois, deux familles, deux couples, deux fois trois combattants, un "soldat" de chaque côté, etc.

On parle de deux villes, mais Rome est topographiquement concrète: "La scène est à Rome, dans une salle de la maison d'Horace"(indication de l'auteur), tandis qu'Albe n'existe que d'une manière abstraite, dans la conscience des personnages concernés; on parle aussi de deux peuples

mais "l'homme moyen"⁹ n'est représenté sur la scène du côté romain que par Procule désapprouvant le meurtre de Camille. En ce qui concerne les deux Etats et les deux rois, la différence est encore plus frappante: deux allusions évasives sont faites à l'existence de l'Etat albain (dans le discours du dictateur rapporté par Curiace (I.3.), et dans le discours de Tulle (V.3.)), il se réduit au rapport bipolaire entre chef et armée; le dictateur même (en face du roi Tulle couronné) est doublement inexistant: il n'a pas de nom (chez Tite-Live il s'appelle Mettius), il n'a pas de présence scénique, il n'existe que par des paroles rapportées. Seul l'Etat romain a une consistance institutionnelle (roi, sénat, armée, prêtres). et hiérarchique (Tulle, Valère, Horace le père, Horace le fils).

Nous constatons le même déséquilibre au niveau des familles: en face d'une hiérarchie complète des Horaces (Horace le père, Horace le fils, Sabine, Camille) nous avons un seul Curiace, qui, - et cela est dû à la règle de l'unité de lieu, - ne possède pas d'espace propre à lui; la contradiction entre son existence (morale) dramatique et son existence (physique) scénique est insoluble. Tant qu'il existe, c'est-à-dire tant qu'il est présent sur la scène, dans un espace qui ne lui appartient pas, il ne peut être que le "traître" des siens ou "l'ennemi" de ceux (y compris Camille) dont il voudrait partager l'espace vital. Il est déjà mort (mort scénique) quand il quitte

la scène à la fin du second acte: "Quel adieu vous dirai-je?" V,705). Il se heurte au mur des "trois Horaces" dont le plus redoutable est Camille, qui ne lui laisse pas d'autre choix que de devenir traître ou de mourir sans avoir versé du sang romain. Contre les "trois Horaces" il mourra seul en trois étapes: il est le premier, (le "gendre") le "seul des trois Albains" qui, aux dires de Camille "en mon sang n'a pas trempé ses mains" (vv.1217-18.), il est le second, qui court en vain au secours du premier mais il est aussi le dernier, le blessé à mort, "l'amant" que le bras d'Horace "immole" à Rome (v.1302.).

Mais l'asymétrie la plus importante et peut-être même l'asymétrie centrale est celle qui se cache derrière la symétrie des couples.

Il s'agit du simple fait qu'en créant la figure de Sabine, épouse d'Horace, l'auteur oppose un mariage consommé au mariage irréalisable de Camille et de Curiace. Il fait associer à l'hostilité albo-romaine la problématique du mariage des Sabines mais en inversant les pôles:¹⁰ un Romain avait pu sans problème épouser une Albaine, on pouvait même envisager qu'une Romaine soit épousée par un Albain - ce qui aurait entraîné une fusion complète des deux familles et par extension celle des deux groupes - mais comme si ce second mariage avait représenté un changement qualitatif par rapport au premier car, comme par hasard, la guerre est intervenue à temps pour couper court à la joie des amants ...et des

autres peut-être:

"Il vous souvient qu'à peine on voyait de sa soeur
Par un heureux hymen mon frère possesseur,
Quand, pour comble de joie, il obtient de mon père
Que de ses chastes feux je serais le salaire.
Ce jour nous fut propice et funeste à la fois:
Unissant nos maisons, il désunit nos rois;
Un même instant conclut notre hymen et la guerre,
Fit naître notre espoir et le jeta par terre,
Nous ôta tout, sitôt qu'il nous eut tout promis;
Et, nous faisant amants, il nous fit ennemis."
(vv.169-178.)

Nous n'avons certainement pas, ici, une relation de cause à effet entre les deux événements, mais seulement une concomitance très insistante et... la seule indication concrète du moment du déclenchement de la guerre. Mais la concomitance peut signaler une relation plus complexe que la simple causalité: la fusion des deux groupes rendrait l'un des deux Etats superflu; s'il y a "désunion" des rois, c'est que le processus de l'union des familles est engagé. Par la relation particulière qui relie le groupe à son Etat, l'instant qui eut pu être le moment de la reconnaissance pratique de l'égalité entre les deux groupes doit devenir celui de la prise de conscience de l'impossibilité de l'égalité, étant donné que l'objectif de la guerre sans merci est d'établir un rapport de maître à esclave entre eux.

Les deux rois, les deux Etats ne sont pas également responsables de la guerre; selon les indications "providentialistes" de Sabine et du vieil Horace déjà citées, la guerre est inhérente à la nature et aux "grands destins" de l'Etat romain: la guerre rendant virtuellement

absolue l'inégalité à peine perceptible entre les deux groupes dut être déclenchée par le roi Tulle.

Quand la pièce commence, le roi d'Albe n'est plus, et les deux armées se préparant au combat décisif sont respectivement dirigées par un roi et un dictateur (fonction provisoire); fait qui affaiblit l'impact de la fiction empruntée à Tite-Live de la confrontation de deux sociétés de type identique et met en oeuvre des facteurs qui donnent de plus en plus de transparence à la fiction d'un conflit à l'intérieur d'un "peuple" entre deux groupes quasi égaux en valeurs (et en force) qui les prédestineraient à la fusion pourtant impossible car elle se heurte à l'ensemble des structures sociales, politiques, institutionnelles et mentales de la société. La fusion transformerait cette société d'une manière irréversible indépendamment des motifs des participants au processus.¹¹

La guerre dont on attend la bataille décisive après laquelle "il ne demeure plus// Ni d'obstacle aux vainqueurs, ni d'espoir aux vaincus, "(vv.81-82) est donc plutôt le fait des chevaliers romains, incarnation vivante du pouvoir politique. La double fiction, ou plutôt la seule fiction à double visage (trait baroque par excellence) rend compréhensible un conflit qui pourrait apparaître irrationnel puisque les deux groupes sont "jointés par tant et tant de noeuds" (v.289) qu'une telle haine semble inconcevable; les intérêts globaux de classe ne sont pas obligatoirement identiques à ceux des membres

constituant cette classe, comme les intérêts à long terme de la "nation" ne correspondent pas forcément avec ceux de la classe dirigeante. La notion d'Etat peut pallier cette difficulté en assumant la fonction de représenter les intérêts confondus de la classe dominante et de la "nation".

Le premier visage de la fiction (deux peuples et deux Etats) empêche que le problème du pouvoir politique puisse être escamoté: l'un des deux Etats et le pouvoir politique du "peuple" qu'il incarne doit disparaître. L'autre visage de la fiction, qui tout en niant le premier est fondé sur celui-ci, met au centre de l'intérêt une lutte non seulement pour le pouvoir politique mais pour définir le caractère de ce pouvoir. Le premier pose la question: "A qui revient le pouvoir (l'Etat)?", le second, celle-ci: "Quel doit-être le caractère du pouvoir (de l'Etat)?". La fiction à double visage souligne le caractère illogique (impraticable) de la logique de la fusion par la voie des alliances matrimoniales parce que celle-ci ignore les deux précédentes questions, pourtant tragiquement réelles. Mais cet illogisme trouve sa logique dès que l'on postule comme réel ou réalisable un Etat "idéal" détenant lui même le pouvoir politique au nom d'une "nation" postulée elle aussi comme distincte de l'un et de l'autre groupe, et peut-être même des deux "nations" devant fusionner.

Les indications "providentialistes" sur la cause et la finalité de la guerre renvoyant à l'idéologie sous-

-tendant et l'Enéide et l'oeuvre de Tite-Live sont conformes à l'esprit de la première question. L'Etat des chevaliers romains, conquérants par définition suit - selon Sabine - "l'arrêt des dieux" quand il veut "s'accroître". Vu sous le rapport de cette nécessité, le moment choisi pourrait être interprété comme la manifestation du hasard si la question des alliances appartenait au domaine exclusivement privé. Le rapprochement des deux événements auquel procède Camille introduisant sans le dire explicitement une relation de présupposition réciproque entre "union des rois" et "désunion des familles" mais aussi entre "union des familles" et "désunion des rois" élève à un niveau éminemment collectif la problématique des alliances, situe d'emblée la genèse et l'enjeu du conflit dans le monde des hommes et prépare ainsi l'argumentation rationaliste et politique du dictateur qui, formulant aussi clairement que possible la raison de la guerre:

"... si l'ambition de commander aux autres
Fait marcher aujourd'hui vos troupes et les
nôtres." (vv. 303-304.)

passé de la première question à la seconde. Mais pour le faire, l'auteur doit développer le second visage de la fiction, celui de la guerre civile.

Face à la vision romaine aristocratique de supériorité naturelle prônée d'abord par Julie,¹² douloureusement ressentie par Sabine puis exprimée avec orgueil et

espoir par le vieil Horace pour lequel tout ce qui n'est pas romain est étranger, inférieur, "âme commune" et tout ce qui est inférieur, c'est-à-dire "tout l'univers" doit trembler "dessous ses lois", face à cette vision romaine, la vision albaine - telle qu'elle se dégage de la proposition du dictateur - représente quelque chose de qualitativement différent. Sans nier l'existence de deux groupes distincts jusqu'à être rivaux ("Que chaque peuple aux siens attache sa fortune" v. 308.) le dictateur utilise le terme de peuple aussi dans un sens global renforcé par le terme de sang ("Nous ne sommes qu'un sang et qu'un peuple en deux villes": v. 291.) contestant ainsi l'élément fondamental de l'idéologie de l'autre groupe (cf. Julie à Sabine: "Que si d'un sang romain vous aviez pris naissance" v. 64.)¹³ justifiant en même temps le droit du sien à prendre éventuellement le pouvoir politique. Notons tout de suite, et cela s'ajoute aux asymétries, que le trait polémique du discours du dictateur vise plus bas que celui du roi. Ce qui est visé c'est, pour ainsi dire, l'esprit omniprésent du monde des "chevaliers romains". En fait, ce discours rapporté par Curiace fait partie de la réplique de celui-ci à la profession de foi de Camille absolument conforme à l'esprit aristocratique signalé, pour lequel "vaincu" et "esclave" sont synonymes (vv.231-232).

Ce n'est donc pas en qualité de substitut d'un roi, incarnation du pouvoir politique d'un groupe dirigeant

(d'une Cité-Etat) que le dictateur s'adresse aux "Romains" mais bien plutôt comme représentant désigné de ceux qui s'estiment être les constituants d'un "peuple" en voie de naissance mais menacé de l'extérieur, et que les alliances n'ont pas encore soudé au point de rendre évident à tous la nécessité d'un Etat qui soit l'émanation de cette entité et non celui d'un de ses constituants.

Ce groupe moins structuré et de contours moins nets auquel la lutte armée a été imposée par l'Etat (expression des intérêts généraux) de l'autre groupe s'est vaillamment battu mais le sentiment de consanguinité et celui de sa faiblesse en cas de victoire finale pour tenir tête aux "ennemis communs", lui fait chercher une solution qui serait plus avantageuse pour chacun des deux groupes et pour l'entité commune qu'ils constituent, indépendamment de la réponse à donner à la question de savoir: "A qui revient le droit de détenir le pouvoir politique?".

Une telle solution exige pour préalable que l'autre parti reconnaisse la consanguinité, accepte de faire partie du "même peuple", et que sur cette base il oublie le traditionnel "droit du vainqueur". Tout cela se concrétise dans un traité en bonne et due forme garantissant l'égalité sociale "des guerriers si braves" (v. 311.) du parti perdant à condition qu'ils acceptent "la loi du plus fort" (v. 310), avec aussi une restriction non négligeable: "sans autre rigueur/Que de suivre en tous

lieux les drapeaux du vainqueur" (vv. 314-315) et plus qu'un souhait concernant le caractère de l'Etat après le combat singulier: "Ainsi nos deux Etats ne feront qu'un empire". (v. 315.)

Nous pouvons dire en résumant que la conscience de soi des chevaliers romains éveillée par la guerre refuse ou fait abstraction de toute consanguinité avec un autre groupe en tant que tel, - l'étranger commence aux frontières de leur groupe - et qu'ils se croient auto-suffisants par la volonté des dieux, face à l'univers entier. Le groupe albain au contraire croit avoir absolument besoin de l'autre groupe: par le sentiment de ne pas pouvoir se suffire à lui-même, il craint de commettre un suicide en détruisant l'autre parti. Il est condamné à être rationaliste, humaniste et de bonne foi jusqu'à la crédulité il est condamné à réfléchir dans un cadre albo-romain. Serge Doubrovsky n'a pas entièrement tort de trouver la peur et l'impuissance du côté albain,¹⁴ (pp.143-146) bien qu'il ne s'agisse pas de la peur de mourir en étant tué, mais de mourir en tuant, ou autrement dit, de périr par la destruction de l'autre. Ce n'est pas face aux Romains mais face à l'univers que se manifeste le sentiment de la faiblesse et de l'impuissance dans la conscience albaine: en fait ce sont eux qui sont devant les portes de Rome et non l'inverse.

On pourrait dire que le groupe albain - malgré sa force notamment militaire - est psychologiquement

dépendant du groupe des chevaliers romains en raison de leurs attitudes respectives face à l'univers. Faut-il donc s'étonner de pouvoir découvrir dans l'attitude et le comportement de Curiace le reflet des limites de l'action du groupe qu'il incarne sur la scène et dont il est le représentant selon la fiction?

Il accepte avec résignation et même avec une nuance de plaisir l'idée de se voir sujet de Rome tant que cette Rome se confond avec la collectivité désirée (empire) préconisée par le dictateur mais la résignation tourne au désespoir quand il constate qu'Horace ira déployer tous ses efforts pour faire triompher "Rome et l'Etat" tels qu'ils sont, ou du moins mourir d'une mort exemplaire, mourir en maître. La raison du désespoir de Curiace ne peut pas être la crainte de voir éventuellement mourir le frère de son amante (il est persuadé de sa victoire) mais bien plutôt l'attitude intransigeante de celui-ci, laquelle ne lui laisse pas d'autre voie que d'en souhaiter la mort ou d'accepter l'asservissement (v. 391.) des Albains et non leur union avec les Romains. Mais le "patriotisme" dur et pur d'Horace acculant Curiace à ce choix impossible n'est pas non plus une donnée en-soi dont le pourquoi devrait échapper à l'examen. Et cet examen nous ramène à la problématique du traité et des asymétries structurelles.

Si l'esprit et la lettre de ce traité peuvent être mis en pratique, même le groupe perdant, menacé de

l'extérieur aussi bien que l'autre, deviendra nécessairement gagnant selon la logique "rationnaliste" ("Souffrons que la raison éclaire enfin nos âmes" v. 287.) et "humaniste" ("Pourvu qu'à moins de sang nous voulions... apaiser" l'ambition "de commander aux autres" v. 305, v. 303) du dictateur. L'objectif du dirigeant albain de transformer la guerre néfaste en guerre constructive répond à l'aspiration de toutes les figures albaines, Flavian compris. La façon d'opposer un Etat territorial ("Ainsi nos deux Etats ne feront qu'un empire" v. 315), dans lequel vainqueur et vaincu trouveraient également leur compte, à une Cité-Etat vainqueur mais affaibli, montre bien qu'ils ont besoin des Romains pour assurer leur propre avenir, ils respecteraient donc le traité dans le cas de leur victoire. Dans le cas contraire la seule garantie de l'unification à l'amiable bien faible d'ailleurs mais à laquelle ils veulent croire, est le fait que "nos filles sont vos femmes" et "Qu'il est peu de nos fils qui ne soient vos neveux" (Dictateur: v. 287, 289.) ...relations familiales unilatérales basées exclusivement ou essentiellement sur les mariages des Albaines (Sabine(s)) avec des Romains. Curieusement, l'univocité de ces relations est encore accusée par le mythe de la conception de Romulus, fils de Rhea Silvia, vestale albaine violée par le puissant dieu Mars.

Mais, en conséquence des différentes asymétries déjà signalées et de l'univocité des relations matrimoniales,

le traité en apparence équitable n'implique pas les mêmes conséquences pour les deux groupes: la défaite pour les Romains signifierait la rupture d'une continuité, la destruction ou tout au moins la dévalorisation d'une structure complètement hiérarchisée (la perte du trône pour Tulle, la disparition du sénat ou sa subordination au dictateur devenu doublement roi -empereur-), tandis que pour les Albains, il ne s'agirait que d'oublier ce "semi-Etat" que représente la fonction provisoire et extraordinaire de Dictateur. Il serait donc logique que le roi refuse les propositions du dictateur, mais l'aspiration à la paix l'emporte sur la haine réciproque soulevée par la question "Qui commande à qui?". - "Notre discorde expire" (v. 316.) et "l'offre s'accepte" (v. 323) - raconte Curiace, et insiste sur la sérénité régnant dans les deux camps comme si le désir de la paix avait réellement relégué la question du pouvoir à l'arrière plan. Dès que la guerre s'arrête et que la perspective de l'asservissement brutal d'un groupe à l'autre est éliminée, la fusion matrimoniale des deux groupes reprend son cours.

Dans le microcosme théâtral, la deuxième phase du processus de l'union des deux familles, entamée avant la guerre mais empêchée par celle-ci d'aboutir, semble pouvoir être concrétisée dans les faits: les noces sont prévues pour le lendemain du combat des guerriers. Cependant, ce bel équilibre matrimonial, en introduisant Curiace dans la famille des Horace, perturberait, par la disposition des

fonctions sociales et théâtrales, la structure intérieure de cette famille. Ayant les deux fonctions de destinataire (de Camille) et de destinateur (de Sabine), Curiace s'insérerait solidement entre le Vieil Horace et Horace, ce qui pose, quoi qu'on n'en parle pas, la question de l'égalité entre les deux "amis et parents". Cette perturbation pourrait être très grave en cas de victoire albaine dans tous les domaines. Horace est donc personnellement concerné: la perte de l'Etat signifierait, pour lui, une dégradation aussi dans la famille; il ne pourra donc pas prendre le risque de laisser à d'autres le soin de décider du sort de l'Etat.

Rappelons-nous les dernières paroles de Camille dans le premier acte:

"Je vais suivre vos pas, mais pour revoir mes frères,
Et savoir d'eux encor la fin de nos misères" (vv. 843-
-844.)

Au début du deuxième acte, les combattants seront déjà choisis.

N O T E S

1. Souvent, on explique l'aspect fratricide de la guerre "patriotique" par des contingences historiques: et Bernard MASSON (Horace, Paris, Nouveaux Classiques Larousse, 1964. p. 19) et Georges COUTON (Théâtre complet de Corneille, tome I, Paris, Garnier, 1971., p. 817.) font référence à la situation délicate d'Anne d'Autriche dans la guerre contre l'Espagne.

Tout le livre de Luis HERLAND (Horace ou naissance de l'homme, Paris, Minuit, 1952.) est conçu dans la perspective du patriotisme: "...Horace s'estime obligé de préférer à toute chose sa patrie, il ne tolère pas la malédiction de sa soeur" (p. 72-73). Jacques MOREL (A propos du plaidoyer d'Horace, dans *The Romanic Review*, vol. II., February, 1960) qui nous donne une analyse très profonde (et reprise par beaucoup d'exégètes) de l'attitude d'Horace au V^e acte, ne songe même pas à envisager la pièce autrement qu'une pièce patriotique: "... en servant sa patrie, Horace se rend un culte à lui-même" (p. 30).
2. Serge DOUBROVSKY, Corneille et la dialectique du héros, Paris, Gallimard, 1963, p. 183.

3. Georges Lukács dit la même chose à propos de Shakespeare, en 1911. cf.: LUKÁCS György, Ifjúkori művek, (Oeuvres de jeunesse) Budapest, Magvető, 1977, p. 484.
4. Thomas G. PAVEL, La syntaxe narrative des tragédies de Corneille, Paris, Klincksieck-Éditions de l'Université d'Ottawa, 1976, p. 47-54.
Mitchell GREENBERG (Classicism and Female Trouble, *Romanic Review*, May, 1983.) a en fait une position très proche de celle de PAVEL: "A man is changed into an ideal... which, in turn, is recuperated as the reflection of the dominant ideology of the State." (p. 277).
5. André STÉGMANN, L'héroïsme cornélien, tome II, Paris, Armand Colin, 1968, p. 288.
6. *ibid.* p. 279-301.
7. *ibid.* p. 319.
8. GYÓRY János, A francia dráma kialakulása (La formation du drame français), Budapest, Akadémia, 1979.p.130.
9. cf. Marcel ODON, L'organisation formelle et sémantique de l'univers des personnages - Tragédies et tragicomédies de P. Corneille. in: Les voies de la Création Théâtrale; Théâtre-Histoire-Modèles, réunis par Elie Königson, Paris, CNRS, 1980, p. 227-261.
Malgré le fait qu'il n'analyse pas les personnages "négligeables", il présente des suggestions très intéressantes.

10. On sait que depuis le XVI^e siècle déjà les idéologues de la noblesse fondent la supériorité de cette classe sur ses origines franques (voir entre autres: Claude Gilbert DUBOIS, Celtes et Gaulois au XVI^e siècle, Paris, Vrin, 1972.) Or, en combattant ces théories Charles LOYSEAU utilise dans son Traité des Seigneuries (Paris, Vve L'Angelier, 1613.) un argument pour le moins troublant: "La différence des Francs et des Gauloys est de longtemps abolie... Et certes la remarque différente des Francs et des Gauloys eust esté aussi pernicieuse à cet Estat, qu'à Rome celle des Romains et des Sabins" (p. 99.).
11. C'est dans ce sens qu'on peut parler de l'opposition entre individu et collectivité à la condition de distinguer des degrés.
12. La mise en scène de Jean-Pierre Miquel, pendant la saison 1971/1972, a particulièrement mis en relief cette relation entre Julie et Sabine dans la première scène.
13. Il est à noter que les éditions paucres entre 1641 et 1656 comportent encore une variante moins parlante: "Que si dedans nos murs...". La correction renforce donc la polémique entre les deux idéologies.
14. Ici aussi, la variante définitive va dans le sens de la clarification juridique; cf. "Que le parti plus faible obéisse au plus fort" (vv.1641-1656)